

ANNIE BESNARD

HISTOIRE INDIVIDUELLE, HISTOIRE COLLECTIVE DANS DEUX ROMANS DE SYLVIE GERMAIN

L'intérêt de Sylvie Germain pour l'Histoire ne se limite pas à la « Révolution de velours » qu'elle a vécue lors d'un de ses séjours à Prague et qui sert de toile de fond à son roman *Jours de colère* (1989). Est-ce cette expérience qui l'a sensibilisée au sort des individus brassés par le flux des événements historiques et l'a amenée à toucher d'autres périodes, en particulier la montée du nazisme, les camps d'extermination et les suites de la Seconde Guerre mondiale ?

Trois de ses écrits y sont rattachés : *Etty Hillesum*, récit du cheminement spirituel d'une jeune Néerlandaise morte à Auschwitz, et deux romans, *Magnus* et *L'Inaperçu*. Cette étude concernera les deux romans. Elle est placée sous le signe de la relation entre le parcours individuel d'un personnage et les faits historiques auxquels il se heurte, verbe choisi à dessein pour exprimer la brutalité potentielle de la collision.

Après avoir cartographié les territoires de la matière historique et de la fiction, nous mettrons en évidence les modalités d'interaction entre ces deux domaines. Enfin, nous verrons de quelle façon ces deux romans s'insèrent dans une réflexion globale sur le rapport entre l'être humain et l'Histoire.

1. Les territoires de l'Histoire dans la fiction

Rappelons brièvement les sujets des deux romans. *Magnus* retrace les tentatives de reconquête de la mémoire de ses origines par un fils de médecin de camp de concentration. *L'Inaperçu* est une saga familiale qui se déroule sur les années 1967–1985 ; Pierre Zébreuze, un personnage lié provisoirement au destin de la famille, fait une plongée dans le passé de l'épuration qui lui permet de sortir d'une amnésie provisoire.

1.1. La matière historique

Quels aspects événementiels constituent la matière historique dans chacun des deux romans ?

Même si *Magnus* baigne dans la montée du nazisme, la Seconde Guerre mondiale et ses suites, les grands événements et personnages qui ont jalonné l'histoire de l'Europe et des États-Unis depuis 1945 sont évoqués : Kennedy, Martin Luther-King et l'émancipation des Noirs, mouvement hippie, construction et destruction du Mur de Berlin.

Dans *L'Inaperçu*, les échos de l'Histoire contemporaine des années 60 à 80 arrivent sans avoir d'incidence notable sur l'intrigue. L'empreinte historique, certes plus faible que dans le premier roman, ne se manifeste que dans un avant-dernier chapitre dont le contenu est lourd de signification.

Dans les deux romans, l'Histoire de la Seconde Guerre mondiale est vue essentiellement du côté des victimes collatérales. Le personnage principal de *Magnus* vit deux traumatismes successifs : d'abord celui d'être le fils d'un médecin de camp de concentration, Clemens Dunkeltal, puis, lorsqu'il découvre qu'il a été adopté, celui de ne pas retrouver son nom de naissance dont il a perdu la mémoire lors d'un bombardement où il a vu mourir sa mère. Sylvie Germain éclaire les ravages du nazisme dans une famille bourgeoise allemande, les Schmalcker : la mort des parents dans un bombardement ; la mort solitaire de la fille, abandonnée par son mari nazi en fuite ; la mort au combat des fils jumeaux, « fanatisés » par leur beau-frère. Tous sont « consumés » par le régime sauf Lothar, le fils aîné, réfugié en Angleterre. Son intérêt pour les questions théologiques permet à l'auteure d'évoquer l'une des personnalités résistantes de l'Église allemande, Dietrich Bonhoeffer, exécuté ainsi que l'amiral Canaris pour s'être opposé aux maîtres nazis.

Même les bourreaux sont décrits en situation d'échec : Sylvie Germain retrace les fuites successives de Dunkeltal, de l'Allemagne à la fin de la guerre, au Mexique, puis en Autriche.

Dans *L'Inaperçu*, la guerre réquisitionne le père de Pierre pour le STO ; sa mère, Céleste, s'éprend d'un soldat occupant, dont elle a une fille, Zélie. Après la Libération, elle est exposée à l'opprobre du village, en même temps que sa fille. Zélie, blessée par cette humiliation et par l'abandon supposé d'un père qu'elle recherche, se suicide dans un hôpital psychiatrique. Pierre peine à trouver un équilibre personnel. La santé de son père est durablement affaiblie par son séjour en Allemagne, et il en meurt.

Dans les deux camps, Sylvie Germain met en scène des vies détruites ou amputées d'une part de leur identité. À travers ses personnages, elle fait un panorama des grandes questions autour de la Seconde Guerre mondiale : l'héritage difficile à assumer des enfants des chefs nazis, la résistance intérieure à Hitler, le sort des femmes tondues exposées à la vindicte populaire, les interrogations des enfants nés d'une Française et d'un occupant, le procès d'Eichmann et des chefs nazis et l'implacable jugement d'Hannah Arendt sur « la banalité du mal »¹. Dans les passages où apparaissent d'autres événements, la priorité est donnée aux luttes des faibles contre les forts (émancipation des Noirs aux États-Unis) ou aux témoi-

¹ GERMAIN, Sylvie. *Magnus*. Paris : Albin Michel, 2005, p. 126.

gnages des populations entraînées dans des combats, que souhaite diffuser Henri, le fils aîné de la famille devenu reporter dans *L'Inaperçu*.

On retrouve en particulier un écho des débats entre civilisation et barbarie, entre nazisme et culture, en la personne de Dunkeltal, le médecin de camp de concentration sensible à la musique, et de l'amant de Céleste, plus délicat que son époux. Le stéréotype de l'Allemand musicien et cultivé est également présent dans *Suite française* d'Irène Némirovsky, dans *Le Silence de la mer* de Vercors, où l'envahisseur allemand apparaît sous les traits d'un homme policé et cultivé.

1.2. Articulation fiction/matière historique

La fiction et la matière historique occupent-elles des territoires distincts dans le texte ou bien y a-t-il recouvrement entre les deux territoires ?

Dans *L'Inaperçu*, la rumeur des événements contemporains devenus historiques arrive comme un écho lointain, sans incidence sur l'intrigue. Seul le processus de guérison de Pierre nécessite la révélation de l'épisode traumatique de son passé, lié aux suites de la Seconde Guerre mondiale.

Magnus se présente comme un récit hybride, où Sylvie Germain juxtapose des textes de différents statuts, alternant l'intrigue romanesque proprement dite, la matière historique et les résonances poétiques, dans un ordonnancement qui éclaire les uns par les autres.

Les «Fragments» constituent la partie romancée. L'appellation souligne à la fois le morcellement du récit et sa ressemblance avec les pièces de statuettes ou de poteries à partir desquelles les archéologues reconstituent le passé. Les «Notules» sortes d'annotations aux «Fragments», ont plusieurs fonctions : certaines apportent à la fiction le contrepoids du réel, comme l'entrée de dictionnaire sur la ville de Friedrichshafen ou les deux textes à portée historique concernant le bombardement de Hambourg ; une autre étaye une allusion en reproduisant deux extraits du *Dictionnaire des symboles*. Le statut de ces «Notules» est beaucoup plus complexe lorsqu'elles renseignent sur la biographie de Clemens Dunkeltal ou celle de l'homme dont il usurpe l'identité, ou sur la généalogie de la famille Schmalker. En effet, Sylvie Germain choisit pour ces passages, qu'elle construit avec des éléments historiquement vraisemblables, une forme dédiée à la description de la réalité, l'entrée de dictionnaire. Elle prend des distances avec la narration romanesque tout en adoptant la liberté d'arranger les faits qu'autorise la fiction.

Au fur et à mesure de l'avancée du roman, le cadre historique s'estompe au profit de la quête identitaire. Fréquentes au début, les «Notules» se raréfient progressivement, au profit des «Séquences», «Résonances», «Écho» et autres textes où des citations d'œuvres littéraires, des évocations poétiques et symboliques des personnages du roman, ajoutent la dimension de la réflexion et la distanciation de l'écriture. La dernière «Notule» est le texte du billet que Magnus fait porter à son père, quand il le reconnaît dans le café de Vienne : elle marque un retour provisoire à l'Histoire, après un épisode sentimental.

2. Nature des interactions entre Histoire et traitement littéraire

S'il est indéniable, dans *Magnus* surtout, que les éléments de fiction entrent largement en concurrence avec la mise en perspective historique, il reste à déterminer de quelle manière l'un et l'autre interagissent.

2.1. Synergie histoire familiale/histoire du monde

Chez Sylvie Germain, l'histoire familiale est la caisse de résonance des soubresauts de l'histoire du monde. En même temps, l'histoire du monde se nourrit des empathies et des tensions entre les membres d'une même famille. La synergie entre la saga familiale et son contexte historique tisse la trame de la fiction de *Magnus* et engendre le traumatisme de Pierre dans *L'Inaperçu*.

Le couple Dunkeltal a fait de son fils un « mausolée vivant » en lui donnant les prénoms de ses deux oncles maternels morts au combat : Franz et Georg. Afin de combler les trous de sa mémoire, dont une grave maladie a effacé les souvenirs, sa mère lui raconte « l'épopée familiale » où « chaque membre de la famille a une stature de héros »².

Cette famille offre un aperçu de l'Allemagne dans les périodes de la montée du nazisme et de la Seconde Guerre mondiale. Les Schmalker, parents de Thea, sont des bourgeois d'abord satisfaits de la prise de pouvoir par Hitler ; ils déchantent peu à peu et meurent sous un bombardement. Leurs enfants prennent des voies opposées : sous l'influence de Clemens Dunkeltal, Thea et les jumeaux Franz et Georg adhèrent au nazisme, tandis que l'aîné, Lothar, théologien qui a épousé une juive, s'oppose à l'idéologie totalitaire et s'exile en Angleterre. Des deux jumeaux, l'un meurt en héros tandis que l'autre, prenant conscience devant le cadavre de son frère de l'horreur du massacre, déserte et est exécuté. Ce recouvrement avec la diversité des situations réelles n'est pas étranger à l'échantillonnage de personnages et de situations que l'on trouve dans la série télévisée *Holocauste*. Le microcosme de la famille reconstitue et concentre la diversité des situations présentes dans la réalité.

Dans *L'Inaperçu*, le tragique du destin de la famille Zébreuze n'est pas à mettre au compte uniquement de la guerre, mais le conflit mondial, en éloignant le père et mari, et en provoquant la rencontre de Céleste avec l'Allemand dont elle s'éprend, signe le malheur des enfants.

2.2. Histoire et procédé de dramatisation

La fiction permet en effet d'utiliser des situations historiquement référencées pour orchestrer le choc des opinions et les péripéties nécessaires à la progression romanesque.

² GERMAIN, Sylvie, *Magnus. op. cit.*, p. 14.

Les deux romans font usage du procédé de dramatisation, ont recours au hasard bien ou malveillant, aux rebondissements générateurs de suspense, à des effets de surprise dont le lecteur n'est pas toujours dupe. La scène du café viennois où Magnus reconnaît son père peut passer pour un artifice assez grossier. Le mélodrame est pourtant désamorcé par le fil conducteur de la recherche de l'identité, qui transfigure le récit, car cet épisode amorce le tournant vers la quête de soi plutôt que vers une revanche sur le passé. Dans *L'Inaperçu*, lors de la découverte du journal de Zélie, des indices laissent entrevoir un mystère dans la vie de Pierre, mettant le lecteur en attente d'une élucidation.

Mais, comme le dit Sylvie Germain dans une interview, «On ne peut réduire le roman à raconter une histoire»³ et nous pourrions ajouter, à rendre compte de l'Histoire.

2.3. Une appréhension intuitive de l'Histoire

Entrelacer Histoire et histoire familiale, raconter comment les héritiers vivent ou survivent, est pour Sylvie Germain l'occasion d'explorer la dimension humaine et morale de personnages confrontés à l'Histoire, plutôt que de personnages historiques, de façon à représenter la condition d'êtres humains impliqués dans des situations qui les dépassent, et dont ils sont pourtant les acteurs.

Cette représentation repose sur un traitement des personnages de fiction qui allie deux procédés littéraires : la «bio-résonance» et l'élaboration de figures symboliques.

Qu'est-ce que la «bio-résonance»? C'est une approche que Sylvie Germain a définie dans sa préface à *Etty Hillesum*, récit des dernières années d'une jeune Néerlandaise morte à Auschwitz en 1943. Selon ses termes, une «tentative de faire tinter la voix si singulière, exceptionnelle, de cette jeune femme»⁴. À partir de faits et de témoignages, Sylvie Germain reconstitue le parcours intellectuel et moral plausible d'une jeune femme dont l'insouciance cache une énergie consacrée à réconforter des prisonniers d'un camp de transit, avant de disparaître elle-même dans l'extermination. L'écrivaine sort des limites de la simple biographie, en dessinant un personnage dont elle sait qu'elle élargit imperceptiblement les contours vers la zone de l'interprétation. En respectant la matière historique mais sans se laisser dominer par elle, Sylvie Germain essaye de restituer un itinéraire dont elle met en valeur la cohérence.

Quels rapprochements peut-on faire entre cette pratique de la «bio-résonance», qui s'applique à une personne réelle, et le traitement de personnages qui relèvent de la fiction?

Dans les deux romans, le mouvement de l'écrivaine est inversé par rapport à *Etty Hillesum*, puisqu'il s'agit de faire entrer la fiction dans les contours de

³ RICHTER, Václav. Interview de Sylvie Germain [online]. *Radio Praha*, 2005. In : www.auteurs.contemporains.info.

⁴ GERMAIN, Sylvie. *Etty Hillesum*. Paris : Pygmalion, 2006, p. 15.

l'Histoire. Mais l'objectif reste le même : faire émerger la cohérence d'un parcours, s'abstraire suffisamment des contraintes particulières pour aller vers l'universel.

En effet, les personnages de Sylvie Germain cristallisent des situations emblématiques qui donnent une identité à la douleur ou à la cruauté.

L'attribution d'un nom, et/ou d'un prénom, fait partie de cette figuration. La quête identitaire du personnage principal de *Magnus* est rythmée par ses prénoms successifs : Franz-Georg, l'enfant du Reich; Adam, le jeune homme désireux de recommencer sa vie; Magnus, le retour à une origine dont le seul témoin est l'oursin du même nom. Son père adoptif change plusieurs fois de nom par nécessité : il est successivement «Dunkeltal», «la vallée de l'ombre», répondant au «Chant nocturne de la forêt», le lied qui fait son succès; «Keller», la «cave», quand il se cache; «Schwalbenkopf», la «tête d'hirondelle» quand il s'envole vers d'autres cieux. Des deux amis de Clemens, «Schlack» est proche de «Schlacke», «scorie», et «Witzel» résonne comme «witzeln», plaisanter.

Dans *L'Inaperçu*, le nom de «Zébreuze», qui n'est pas sans rappeler le zèbre et le prénom originel de Pierre, Éphrem, soulignent l'étrangeté et la marginalité du personnage.

L'exploitation de l'onomastique confirme le souci qu'a l'auteure de donner une existence littéraire à des personnes anonymes de l'Histoire.

2.4. La violence : fascination et répulsion

Qu'en est-il du traitement des scènes de violence ou de guerre?

Raconter la violence générée par la guerre est l'objet de nombreuses œuvres littéraires depuis Homère, parce que l'exploitation des scènes paroxystiques ou glorieuses ou patriotiques constitue l'un des enjeux du sujet choisi.

Sylvie Germain choisit d'évoquer de façon allusive les camps de concentration : le typhus qui revient dans les paroles de Clemens, l'origine suspecte des bijoux de Thea, la reprise quasi incantatoire du poème de Celan «Fugue de mort» dans plusieurs «Séquence» : pour nommer l'innommable, l'écrivaine s'en remet à la poésie dont le langage saisit l'essence de l'horreur : «alors vous montez / en fumée dans les airs / alors vous avez une tombe dans les nuages»⁵.

En revanche, nous nous arrêterons sur deux de scènes qui n'épargnent pas les effets propres à susciter l'émotion du lecteur : le bombardement de Hambourg dans *Magnus*, et le «chemin de croix» de Céleste dans *L'Inaperçu*.

Le bombardement de Hambourg est traité dans deux «Fragments» et une «Notule», afin de montrer son appartenance aux ordres de la fiction et de la réalité⁶. Le récit de fiction mobilise tous les sens : bruits assourdissants, déflagrations, embrasement du paysage et des êtres humains, puanteur des chairs calcinées, orgie de couleurs où éclatent le jaune et l'orange; l'épisode se termine

⁵ CELAN, Paul. *Todesfuge*; cité dans GERMAIN, Sylvie. *Magnus*. op. cit., p. 64.

⁶ GERMAIN, Sylvie. *Magnus*. op. cit., p. 92–94, puis p. 97–101, puis p. 102–103.

sur une femme transformée en torche vivante et sur la solitude de l'enfant. L'un des «Fragments» est ponctué de courts passages de la destruction de Sodome et Gomorrhe dans la Bible. Les métaphores soulignent l'image persistante de la fournaise qui accompagne dans la mémoire retrouvée de Magnus la mort de sa mère, «femme-flambeau», avec «un gros oiseau de feu accroché à ses reins». La représentation quasi picturale s'empare de la matière historique.

Alors que les couleurs des bombardements évoquent Turner ou Rothko (un de ses tableaux apparaît de façon récurrente dans *L'Inaperçu*), la description du cortège qui accompagne Céleste rappelle Jérôme Bosch : son corps, déformé par un rire hystérique, est brutalisé par des mégères et insulté par des voyeurs. La représentation insistante du corps martyrisé de Céleste et de l'hystérie vengeresse des «épurateurs» renvoie non seulement à l'histoire des débordements de la Libération, mais aussi à la tradition de l'exposition des victimes à la vindicte publique, dans l'Histoire comme dans la littérature : le supplice de Matho dans *Salammbô* apparaît en arrière-plan, avec comme modèle primitif le chemin de croix de l'Évangile.

Nous nous trouvons donc aux frontières de l'Histoire et de son récit imagé. La violence qui éclate dans ces scènes n'est cependant pas du même ordre que celle que nous trouvons dans *Les Bienveillantes*, où le corps désintégré, brûlé, en voie de pourrissement, peut déclencher chez le lecteur horreur ou nausée.

Cependant, les descriptions parfois esthétisantes de Sylvie Germain n'échappent pas plus à la fascination des exactions guerrières que l'hyper-réalisme de Jonathan Littell. Mais chez Sylvie Germain cette attirance mêlée de répulsion est avouée par l'intermédiaire du personnage d'Henri, dans *L'Inaperçu* : «N'y aurait-il pas pris goût, dans un mélange de répugnance, de fascination et de lassitude?» Sylvie Germain n'épargne pas l'allégorie qui prend parfois des résonances hugoliennes : «La guerre, antique maîtresse aux yeux toujours jeunes et brillants, au regard de Pasionaria héroïque [...], de Méduse hallucinant les hommes [...], de Maquerelle prostituant de force femmes et petites filles, de Madone pleurant ses enfants torturés».⁷ Ce chapelet de figures allégoriques lui permet d'approcher une vérité de l'Histoire et une universalité des comportements humains qui s'exprime par un recours aux figures symboliques de l'engagement, de l'épouvante, de l'abjection et de la compassion.

L'alternance dans *Magnus* des registres du réel, de la fiction et de la poésie construit une approche distanciée de l'Histoire qui s'appuie sur la convergence de textes de différents statuts. La juxtaposition des voix produit une polyphonie qui confère à la fiction une autonomie de fonctionnement, et en même temps fait du roman le vecteur d'une réflexion sur l'Histoire.

⁷ GERMAIN, Sylvie. *L'Inaperçu*. Paris : Albin Michel, 2008, p. 233–234.

3. Insertion des romans dans une réflexion sur l'être humain et l'histoire

On peut se douter que Sylvie Germain ne poursuit pas un projet de reconstitution historique, tout en donnant les garanties d'une authenticité du cadre. Ainsi, le seul personnage historique, Dietrich Bonhoeffer, est inséré par une courte biographie et un extrait de ses écrits. Il n'intervient pas comme acteur du récit, mais comme référence aux convictions spirituelles de Lothar. L'objectif d'écriture de l'auteure s'inscrit dans une réflexion plus globale, dont il convient maintenant d'examiner les critères : transmission d'une mémoire ? jugement ? réflexion plus vaste sur la relation entre l'individu et l'Histoire ?

3.1. Le travail de mémoire

La citation d'Aharon Appelfeld placée en épigraphe donne un début de réponse à la première interrogation : « Ce qui n'a pas été dit en temps voulu est perçu, en d'autres temps, comme une pure fiction. »⁸ Elle souligne la nécessité de prendre la parole quand les événements sont encore suffisamment récents pour avoir été vécus par des contemporains. Cet impératif est aussi proclamé par des témoins de l'extermination, qui craignent que la réalité ne se dégrade en récit légendaire.

L'œuvre littéraire est-elle pour autant détournée au profit du jugement sur les crimes du passé ? Bien que l'abjection et l'horreur transparaissent dans les descriptions, il n'en est rien, et cela pour deux raisons. La première est que, dans *L'Inaperçu* et au début de *Magnus*, l'Histoire est vue par le regard innocent de deux enfants, qui nomment les choses à leur manière, sans référence aux catégories du bien et du mal. Chez Magnus devenu adulte se développe la conscience de la banalité du mal instaurée par le nazisme et de la souillure de sa filiation, en particulier grâce au procès d'Eichmann. « Il n'est pas en droit de pardonner à la place des martyrs. »⁹ Son personnage prend alors en charge les interrogations des témoins survivants. La montée de sa conscience des faits historiques dépasse son individualité pour symboliser la conscience des peuples. Sylvie Germain rend compte ainsi de l'évolution de la représentation du nazisme par l'ensemble des Européens.

Dans *L'Inaperçu*, lorsque Pierre est en mesure de revivre son traumatisme d'enfance, il ne juge pas sa mère, ni ceux qui l'ont livrée à la vindicte publique. En revanche, la romancière met en scène la pluralité des regards portés sur les femmes qui ont aimé un « occupant » : patriotisme exacerbé provoqué par la Libération, mais aussi « haine coriace » de « ceux qui [n'ont] rien risqué en temps de guerre »¹⁰. Un extrait du journal de Zélie résume l'ambiguïté tragique des situations personnelles : « Je suis un crime de guerre qui rime avec amour »¹¹.

⁸ GERMAIN, Sylvie. *Magnus. op. cit.*, p. 9.

⁹ *Ibid.*, p. 152.

¹⁰ GERMAIN, Sylvie. *L'Inaperçu. op. cit.*, p. 252–253.

¹¹ *Ibid.*, p. 174.

La seconde raison qui fait que *Magnus* échappe à la littérature édifiante est la mise en relation de la fiction avec la sécheresse du fait brut des « Notules » et avec la lecture symbolique des poèmes ou extrait de pièce.

Il semble donc que les romans de Sylvie Germain donnent la priorité au « travail de mémoire » sur le « devoir de mémoire ». La trame de la mémoire individuelle est tissée aussi des fils de la mémoire collective. Ce « travail de mémoire » associe le retour du personnage sur son passé et la mise au jour des traces de l'Histoire. Le premier chapitre de *Magnus*, intitulé « Ouverture », fait un parallèle entre « la mémoire lacunaire » de l'homme et « un éclat de météorite », « un fragment d'os » sur lequel les paléontologues bâtissent l'Histoire¹². Le récit est ensuite construit (ou déconstruit) comme un puzzle avec lequel le lecteur reconstitue simultanément la mémoire du personnage central et la mémoire des hommes. La numérotation des « Fragments », avec le « 1 » au milieu et le « 0 » à la fin renforce cette impression de pièces retrouvées et de totalité à recomposer.

La diversité des types de textes contribue à cet effet de reconstruction progressive d'une mémoire à laquelle ne participent pas exclusivement les données concrètes, mais aussi « l'imagination et l'intuition »¹³. Car retrouver la mémoire de son origine nécessite d'être « en marge du temps »¹⁴, comme le dit Magnus. C'est être dans le temps de l'écriture, qui à la fois s'abstrait du temps de l'histoire – comme le montre la fin du roman de Laurent Binet¹⁵ – et lui donne un sens.

Le « travail de mémoire » de Pierre ne fait pas que répondre à une nécessité de survie personnelle du personnage. Il répond du côté du lecteur à un besoin de réorganisation du puzzle que formaient les textes et les photos abandonnés dans son appartement, auxquels l'écriture donne un sens.

3.2. La fonction organisatrice de l'écriture

La fonction de l'écriture est d'assurer ce rôle organisateur. Tout comme il semble que l'Histoire naisse avec l'usage de l'écriture¹⁶, dans cette quête de la mémoire, la langue a une fonction primordiale pour l'écrivaine : « Écrire, c'est descendre dans la fosse du souffleur pour apprendre à écouter la langue respirer là où elle se tait »¹⁷. La fiction romanesque soutient un projet d'écriture que Sylvie Germain définit dans sa préface à *Etty Hillesum*. « Il nous faut nous mettre à l'écoute de cette rumeur illimitée pour essayer de comprendre d'où nous venons, quelle est notre « filiation », et d'apprécier au plus juste la sonorité du présent qui déjà se réverbère sur le siècle à venir. En cela nous avons grand besoin de diapasons pour

¹² GERMAIN, Sylvie. *Magnus. op. cit.*, p. 11.

¹³ *Ibid.*, p. 11.

¹⁴ *Ibid.*, p. 90.

¹⁵ BINET, Laurent. *HHhH*. Paris : Grasset, 2010.

¹⁶ REY, Alain. *Dictionnaire culturel en langue française*. Tome II. Paris : Dictionnaires Le Robert, 2005, p. 1649.

¹⁷ GERMAIN, Sylvie. *Magnus. op. cit.*, p. 12.

affiner notre ouïe, réajuster notre mémoire souvent si défaillante, oublieuse, sinon menteuse, et pour percuter en finesse notre conscience.»¹⁸ Le terme de filiation, employé ici dans une acception très large, recouvre aussi la prise en compte de l'héritage familial imprégné d'Histoire dont les non-dits pèsent sur le présent. Sylvie Germain inscrit les traces de l'Histoire dans le code génétique de ses personnages.

3.3. Remonter aux origines de l'Univers

L'«Ouverture» de *Magnus*, avec son évocation du travail du paléontologue, annonce aussi que Sylvie Germain ne limite pas sa réflexion sur la relation entre l'être humain et l'Histoire aux secousses profondes provoquées par les événements politiques européens des années 1925–1950.

Pourquoi borner sa réflexion à l'Europe et aux États-Unis, et au XX^e siècle, espace/temps infime dans le développement de l'Univers ? De même que le poème de Supervielle «Un bœuf gris de Chine...»¹⁹ illustre les correspondances dans l'espace entre les êtres vivants d'un bout à l'autre de la Terre, de même chaque être vivant est relié par des fils invisibles aux origines de l'Univers. Ce ne sont pas les cœurs des Habsbourg, «ratatinés dans le formol»²⁰, qui donnent un sens à la vie individuelle dans l'évolution de l'espèce. C'est Myriam, petite fille de Lothar, qui dit la continuité des espèces et leur place dans l'Histoire universelle : «un être minuscule [...] aux yeux clos et bombés comme ceux d'un batracien, [...] le visage d'un vieillard miniature, [...] concentré sur une sagesse ancestrale, bien trop vaste pour sa pensée encore informe.» ; «l'énigme de ce corps si menu, vulnérable, et cependant souverain [...] où murmure encore toute la mémoire du monde, de l'univers.»²¹

Dans *L'Inaperçu*, la guérison de Pierre passe par une étape d'apparente régression aux origines de l'être humain : «il n'était plus qu'une ébauche d'homme pétrie dans la glaise»²², qu'on ne peut s'empêcher de rapprocher du prénom «Adam» choisi par Franz-Georg lors de son arrivée en Angleterre. Pierre passe ensuite par une période de «vie fossilisée» comparée à celle où «se forment les stalactites et les stalagmites»²³. Sa mère Céleste ne retrouve de sérénité qu'auprès d'une tortue centenaire «au croisement du minéral, du végétal et de l'animal»²⁴. Renouer avec les origines bibliques et géologiques du monde réconcilie l'histoire individuelle et l'Histoire collective.

¹⁸ GERMAIN, Sylvie. *Etty Hillesum*. Paris : Pygmalion, 2006, p. 15.

¹⁹ GERMAIN, Sylvie. *Magnus. op. cit.*, p. 198.

²⁰ *Ibid.*, p. 203.

²¹ *Ibid.*, p. 72–73.

²² GERMAIN, Sylvie. *L'Inaperçu. op. cit.*, p. 156.

²³ *Ibid.*, p. 166, puis p. 159.

²⁴ *Ibid.*, p. 263.

4. Conclusion

Il semble que les deux romans de Sylvie Germain illustrent une réflexion sur la mémoire et l'oubli, des individus et des peuples, et sur la différence entre l'oubli et l'amnésie.

C'est parce que l'on a d'abord oublié que l'on peut se souvenir. Tandis que l'amnésie, en introduisant une rupture avec le vécu, perturbe le fonctionnement de la mémoire, l'oubli, au sens où l'entend Sylvie Germain, est comme un terreau dans lequel la mémoire plonge ses racines. La romancière a construit deux personnages, Magnus et Pierre, autour de l'amnésie d'un épisode crucial de leur passé, noyau dur de leurs difficultés identitaires. Ce n'est que lorsqu'ils entrent en contact avec cet épisode générateur d'un traumatisme, et qu'ils en explorent toutes les facettes dans une sorte d'autohypnose, qu'ils se tournent sereinement vers la suite de leur vie.

Il en est ainsi des peuples et de leur Histoire. Sylvie Germain fait de l'individu la métaphore de la collectivité, qui pour construire l'avenir a besoin de passer au crible du langage les épisodes conflictuels et douloureux de son Histoire, avant de les confier, volontairement, à l'oubli. Ainsi Magnus abandonne de son plein gré l'obsession de retrouver son nom de naissance, puis les objets témoins des étapes conscientes de son passé, pour accomplir un destin qui sera libéré du ressentiment contre les événements qui ont rendu sa vie chaotique.

Sylvie Germain appartient à une génération qui a grandi en découvrant *Le Journal d'Anne Frank* et *Nuit et brouillard*. Écrivaine de la génération née après la guerre, héritière des récits de la génération de ses parents, elle met en mots l'Histoire pour aider ses contemporains à en comprendre les ressorts humains et faire de la mémoire le fondement de l'avenir.

Bibliographie

- BINET, Laurent. *HHhH*. Paris: Grasset, 2010.
 GERMAIN, Sylvie. *Etty Hillesum*. Paris: Pygmalion, 2006.
 GERMAIN, Sylvie. *Magnus*. Paris: Albin Michel, 2005.
 GERMAIN, Sylvie. *L'Inaperçu*. Paris: Albin Michel, 2008.
 RICHTER, Václav. Interview de Sylvie Germain [online]. *Radio Praha*, 2005.
 In: www.auteurs.contemporains.info.
 REY, Alain. *Dictionnaire culturel en langue française*. Tome II. Paris: Dictionnaires Le Robert, 2005.

Abstract and key words

Magnus, in the eponymous novel, and Pierre, in *L'Inaperçu*, are two characters whose identities have been disrupted by the events of the Second World War. The rebuilding process of their identities requires that their bounds with History come loose in order to attain the freedom that will

enable them to write down their personal stories. This article tackles first the way historical material and fiction hang together, before exploring the different modes of this interaction. The historical landmarks fulfil two functions: to engrave the events on our memory and to support the progress of the plot by embodying the weight of fate on individual. Writing a fiction allows the brining of the anonyms to life and favours an intuitive approach of History. Thus, it highlights the synergy between inherited history and history of the world. The family echoes and amplifies the convulsions of the history of the world, which, in return, nourishes itself from empathies and tensions between family members. *Magnus* places side by side different text modalities: informative, poetic, narrative. This polyphonic structure enhances the organisational function of writing when it comes to conjure up souvenirs. Completing this memory exercise enables to go beyond the antagonism between a being and the events that have hurt him. The individual finds again a meaning to History, and to his story, setting his existence according to the geological origins of the world. Reconciled with his past, he can project himself in the future with serenity.

War; identity; memory; childhood; history;